

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 17 (1884)

**Buchbesprechung:** Théologie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 08.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN

---

## THÉOLOGIE

---

HAGENBACH. — ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES THÉOLOGIQUES <sup>1</sup>.

Voici une vieille et bonne connaissance. Nous nous souviendrons toujours de l'intérêt, de la jouissance et — pourquoi ne le dirions-nous pas ? — de l'enthousiasme avec lesquels, au début de nos études de théologie, nous lisions pour la première fois cet ouvrage du savant et conciliant théologien bâlois. Il en était alors à sa sixième édition. Nous venons de le relire dans la onzième, revue et complétée par un ancien collègue du bienheureux auteur, M. E. Kautzsch, actuellement professeur à Tubingue. Après cette lecture, faite à plus de vingt années de distance, non seulement nous comprenons nos sentiments d'alors, mais nous les trouvons encore aujourd'hui pleinement justifiés. Nous voudrions que toutes les recrues de nos facultés pussent lire ce volume, et qu'il ne manquât dans aucune bibliothèque d'étudiant. Il y a peu de livres à notre connaissance, et parmi les ouvrages de même nature il n'y en a point qui remplisse mieux ce but essentiel : faire aimer les études de théologie, les plus belles, après tout, auxquelles puisse se vouer un jeune homme, en tracer le programme et la méthode et initier à leur objet dans un esprit pieux et scientifique tout à la fois.

<sup>1</sup> *H. R. Hagenbach's Encyclopædie und Methodologie der theologischen Wissenschaften*. Elfte Auflage, durchgängig revidirt, ergänzt und herausgegeben von E. Kautzsch. Leipzig, S. Hirzel, 1884, xii et 544 pages. — Prix : 8 francs.

Sans doute l'Encyclopédie de Hagenbach n'est point parfaite. Elle se ressent, à certains égards, de son âge. Publiée pour la première fois en 1833 et dédiée alors à Schleiermacher et à de Wette, pour lesquels l'auteur professait la vénération d'un disciple, elle est le fruit et le monument d'une période qui, pour la génération présente, a cessé d'être contemporaine. Bien que revue avec soin et rajeunie d'édition en édition, elle ne saurait renier son origine première. Elle porte le cachet du temps où elle fut conçue. Est-ce à dire que, refondue, transformée à l'image de l'une ou l'autre de nos tendances théologiques actuelles, elle en vaudrait beaucoup mieux ? Il est permis d'en douter. Plus jeune à un certain point de vue, c'est-à-dire plus moderne, il n'est pas sûr qu'elle eût ce souffle de jeunesse qui distingue l'œuvre primitive de Hagenbach, cette hauteur et cette largeur de vues qui la caractérisent si avantageusement.

Sans doute, encore, on peut concevoir autrement le système et le plan d'une encyclopédie des sciences théologiques. Il existe sur cette discipline des ouvrages d'un caractère plus strictement scientifique, plus irréprochables au point de vue d'une logique rigoureuse. On peut, pour ne citer qu'un exemple, critiquer la quadripartition des disciplines théologiques en exégétiques, historiques, systématiques et pratiques, comme le fait l'éditeur actuel dans une note de la page 120, et préférer à cette division traditionnelle la réduction de l'organisme théologique à trois parties, en faisant rentrer les disciplines concernant la Bible dans la théologie historique. Malgré les imperfections théoriques qu'on peut y relever, nous estimons que l'éditeur a eu raison de conserver à l'œuvre de Hagenbach sa physionomie à elle. Au reste, le succès peu ordinaire qu'elle a remporté en dépit de toutes les concurrences, la faveur persistante dont elle jouit depuis un demi-siècle accompli, ne disent-ils pas assez hautement que, telle qu'elle est, elle répond encore à un besoin général ?

Tout en respectant le travail dans son ensemble, M. Kautzsch lui a cependant fait subir une revision dont personne ne contestera l'opportunité. Il a retouché discrètement le style de manière à assurer à ce livre, mieux encore que par le passé, « le caractère d'une lecture attrayante, » sans pourtant en effacer l'empreinte indivi-

duelle. Il a modifié la rédaction de certains paragraphes pour la mettre mieux en harmonie avec l'état actuel de nos connaissances ou lui donner une forme plus précise. (Par exemple, § 44, la langue hellénistique.) Ailleurs, il a inséré tout un paragraphe. (§ 60<sup>a</sup> sur la discipline nouvelle de la *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, qui décrit le cadre et le terrain historique où se sont produits les faits du Nouveau Testament.) En outre, l'éditeur a complété l'histoire des différentes disciplines, et ici nous signalerons spécialement les adjonctions faites à l'histoire de l'encyclopédie (pag. 111-116), à celle de la théologie biblique (pag. 248) et de la dogmatique (pag. 398), mais surtout les pages consacrées aux dernières phases de l'histoire de la critique de l'Ancien Testament et aux travaux les plus récents sur l'histoire religieuse d'Israël. (Pag. 225-229.)

Enfin M. Kautzsch a voué un soin particulier à une partie aussi utile qu'ingrate de sa besogne de reviseur ; nous voulons parler de la partie bibliographique. Les renseignements de cette nature, par lesquels se terminent les paragraphes relatifs à chaque discipline, sont une spécialité de l'encyclopédie de Hagenbach et contribuent pour leur part à lui donner sa valeur. En effet, ces *index* constituent dans leur ensemble un véritable *manuel de bibliographie théologique*, et il faut savoir gré au nouvel éditeur de la peine qu'il a prise de les tenir à jour. Il va de soi que la littérature théologique allemande occupe dans ces listes de beaucoup la plus grande place. Comment en serait-il autrement ? Cependant les ouvrages publiés en d'autres langues ne sont point négligés. Notre modeste littérature théologique de langue française, en particulier, a été mise assez largement à contribution.

En parcourant un certain nombre de ces catalogues nous avons constaté que les omissions et erreurs de quelque importance sont en fort petit nombre. Dans la littérature sur la critique des évangiles, par exemple, il y aurait lieu de mentionner les *Etudes critiques sur l'évangile selon saint Matthieu*, par A. Réville (Leyde 1862) ; dans celle des commentaires sur le Nouveau Testament, le *Nouveau Testament expliqué* par L. Bonnet (Lausanne, 1875 et suiv.) Dans celle de l'histoire ecclésiastique, qui ne comprend pas moins de vingt-neuf pages compactes, nous avons noté une confusion où il est facile de tomber, celle des vaudois du

Piémont avec les vaudois de la Suisse française : le livre de Gilles sur *l'histoire ecclésiastique des Eglises vaudoises* est mentionné, à côté des ouvrages de C. Archinard et de J. Cart, sous la rubrique : « Histoire spéciale de certains pays ;.. Suisse. » (Pag. 296.) Enfin, dans la littérature de la dogmatique, le cours de Dogmatique de P. Geymonat, professeur de théologie systématique à l'école vaudoise de théologie à Florence, ne devrait pas, parce qu'il est en italien, figurer parmi les ouvrages de dogmaticiens catholiques (pag. 402.) Mais ce sont là des taches qu'il ne sera pas difficile de faire disparaître dans une prochaine édition <sup>1</sup>.

« Puisse, dirons-nous en terminant avec M. Kautzsch, cette onzième édition trouver des lecteurs en grand nombre qui, sous la conduite du vénérable auteur, apprennent en vue de leur sainte vocation ces deux choses : la première, de savoir confesser avec une vraie humilité ce que l'apôtre dit dans 1 Cor. XIII, 9 : « Nous » ne connaissons qu'en partie ; » la seconde, de savoir professer avec joie et franchise ce qui est écrit dans Hébr. XIII, 9 : « Il est » bon que le cœur soit affermi par la grâce. » H. V.

---

EDMOND STAPFER. — LA PALESTINE AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST <sup>2</sup>.

Une question domine tous nos débats, dirions-nous, si l'on débattait encore quelque chose dans notre petit monde théologique. Qu'y a-t-il de permanent, de définitif et d'éternel dans le christianisme tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, et que faut-il mettre au second plan sinon laisser tomber une bonne fois ? Cette question brûlante, — toujours vieux style, — nous a été imposée par les

<sup>1</sup> L'appendice bibliographique que M. Ernest Martin a joint à son *Introduction à l'étude de la théologie protestante* (Genève et Paris 1883) pourrait rendre sous ce rapport de très utiles services.

<sup>2</sup> D'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds, par Edmond Stapfer, docteur en théologie et maître de conférences à la faculté de théologie protestante de Paris. Librairie Fischbacher. 1885.

C'est ici l'ouvrage dont nous avons donné (Revue de mai 1884) un chapitre : *le Sanhédrin de Jérusalem au I<sup>er</sup> siècle*.

résultats de la critique et par la notion nouvelle de la révélation qui s'en dégage. Non seulement la révélation est un fait historique, progressif, mais en tombant dans l'esprit humain elle est affectée par ce vase qui n'est pas de terre seulement, mais terreux.

Il est impossible d'éluder à tout jamais la tâche délicate entre toutes, que ce fait nouveau assigne aux vrais croyants. Tous ont plus ou moins entrevu le problème et sa haute portée ; mais on s'est hâté de l'éconduire, assez effrayé des conséquences auxquelles on pourrait aboutir en cherchant à le résoudre. A quoi bon, après tout, disent les personnes pratiques, se lancer dans cet inconnu ? Le christianisme est bien parvenu jusqu'à nous en bloc, sans qu'on ait distingué minutieusement entre l'élément humain, passager, et l'élément divin, seul permanent. N'est-ce pas sous cette forme massive qu'il agit encore sur les hommes qu'il réussit à gagner ? pourquoi risquer de le tuer en se livrant à son anatomie scientifique ? Et croyant avoir apaisé sa conscience, l'on cherche tout de nouveau à faire accepter, comme la simplicité évangélique primitive, les résultats les plus complexes, les plus hasardés de tout le développement métaphysique auquel l'Évangile a servi de prétexte. N'objectez pas que ce christianisme a toujours moins de prise sur les contemporains, on vous répondra que l'affaire du monde est réglée ; il est condamné à périr dans les ténèbres. Pour peu que vous y teniez, on est en mesure d'établir, au moyen de prophéties plus ou moins claires, que c'est là le dernier mot de l'Évangile de Celui qui a déclaré être venu non pour faire périr les hommes, mais pour les sauver.

M. Stapfer n'est pas de ces croyants apocryphes ; il appartient au petit troupeau des vrais croyants qui, malgré les défections, les tiédeurs de l'heure présente, s'obstinent à ne pas désespérer de l'avenir. Acceptant sans réserve le spiritualisme chrétien, il ne craint pas d'en examiner les titres et les origines historiques. Sans doute son livre ne nous arrachera pas au marasme du moment présent, mais il préparera bien des gens à comprendre les problèmes qui se posent et qu'on s'obstine à laisser ignorer aux fidèles de peur d'ébranler leur foi. « Ai-je besoin d'insister, se demande l'auteur, sur le puissant intérêt d'une étude de la société au sein de laquelle Jésus a grandi et vécu. » Sans doute, il faut insister !

M. Stapfer, du reste, fait mieux : il fait revivre sous nos yeux cette société primitive qui fut le berceau du christianisme. Quiconque aura lu son ouvrage avec quelque attention, ne pourra manquer de se livrer à de graves réflexions. Bien des préjugés se dissiperont : on désirera comprendre un peu mieux et l'on sera mis en position de le faire. C'est grâce à des publications de ce genre qu'on peut espérer la formation d'un public capable de saisir un jour les questions qui s'agitent à l'heure présente dans le vide, si tant est qu'elles s'agitent.

On sait que le plus grand obstacle qui empêche tout essor de la théologie, c'est l'idée traditionnelle qui voit dans la Bible une autorité dogmatique, condamnant tous les docteurs chrétiens au simple rôle d'exégètes, de commentateurs et d'apologètes privés de toute originalité. Notre auteur établit que cette question du canon, qu'on voudrait croire fermée sans retour, ne se posait pas même du temps de Jésus. « Tout ce que le judaïsme, lisons-nous, avait conservé de son passé, tout ce qui se présentait au nom d'un des grands hommes d'autrefois était divin, mais le mode d'inspiration n'était point défini et surtout le code sacré n'était point exclusif d'autres recueils, d'autres livres qui pensaient, eux aussi, venir de Dieu. Aussi l'idée moderne d'un canon fermé, arrêté, définitif, n'existait certainement pas au premier siècle. Le livre d'Hénoch, qui n'a jamais fait partie d'aucun recueil sacré, jouissait sans aucun doute d'une bien grande autorité au temps de Jésus-Christ. Le livre de Daniel aussi, mais ce n'était pas parce qu'il faisait partie du recueil biblique. C'était parce qu'il venait d'un des plus grands prophètes de l'exil et renfermait les révélations les plus surprenantes. Tout ouvrage qui n'avait pas été inséré dans les deux premiers volumes, la loi ou les prophètes, était jugé en soi, apprécié d'après son auteur ou d'après le nom de son auteur ; et c'est ainsi que se formait le troisième recueil. On y fit entrer Daniel, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques. On en bannit le livre d'Hénoch, l'Ecclésiastique, les Macchabées, etc. Ces deux derniers ouvrages furent, au contraire, acceptés par les juifs d'Alexandrie, mais, acceptés ou non en Palestine, ils y passaient certainement pour Ecriture sainte. La Mischna, en citant n'importe quel livre sacré dit toujours : *Comme il est écrit* ou : *il dit, il est dit ; voici ce qu'il dit*. Des

formes semblables sont fréquentes dans le Nouveau Testament ; elles reviennent en particulier sous la plume de l'auteur de l'épître aux Hébreux, et partout se retrouve la conviction indiscutable et indiscutée que Dieu est *Auctor primarius* de toute Ecriture sainte quelle qu'elle soit.

La question du canon si intéressante, si curieuse plus tard, ne se posait donc même pas au temps de Jésus-Christ. De là, les divergences que nous offrent nos sources lorsqu'elles traitent des livres saints. Joseph parle de vingt-deux livres sacrés, « cinq de Moïse, treize des prophètes et quatre d'hymnes et de préceptes utiles à la vie. »

La vérité est qu'il n'y avait point de canon fixe, et chacun dressait la liste d'écrits sacrés qui lui semblait la meilleure. Nous en trouvons dans un des Talmuds une bien particulière ; on n'y compte que huit livres des prophètes : Josué, Juges, Samuel, les Rois, Jérémie, Ezéchiel, Esaïe et ensuite les douze petits prophètes en un seul livre...

... On doutait de l'existence du personnage de Job ; et le livre qui porte ce nom n'était plus, aux yeux de plusieurs rabbins, qu'une fiction poétique. Quant aux livres des chroniques, ils passaient pour assez modernes.... Le Cantique ne fut reçu que lorsqu'on se décida à l'expliquer allégoriquement et alors Rabbi Aquiba put s'écrier : « Tous les hagiographes sont saints, mais le Cantique des cantiques est archisaint. » Il n'est pas probable que cet écrit fût déjà allégorisé pendant la vie de Jésus-Christ. »

La même hésitation se manifesta quand il fut question d'arrêter le recueil du Nouveau Testament. « Les écrits des premiers chrétiens, des témoins de la vie de Jésus, apôtres ou compagnons d'apôtres, prirent de bonne heure une très grande valeur dans l'Eglise chrétienne. La tradition orale, d'abord puissante, se perdait et devenait incertaine. Les communautés avaient pris l'habitude de lire les livres des apôtres au culte public et les plaçaient sur le même rang que le code sacré des Juifs, connu sous le nom d'Ancien Testament, et que leur avait transmis la synagogue. On donnait différents noms à cette collection de documents. Peu à peu, celui de Nouveau Testament fut employé et généralement adopté. Chaque Eglise avait le sien et il pouvait différer des autres, celle-ci

acceptait tels livres et rejetait tels autres, celle-là faisait le contraire. Enfin, au IV<sup>e</sup> siècle, le choix définitif fut fait. »

Voilà certes, des renseignements bien propres à modifier les idées régnantes sur ces matières. Faut de tenir compte de l'histoire, on prête à l'Écriture ses propres vues, tout en se piquant d'en respecter l'autorité plus que personne.

Le dogmatisme n'est pas seul à aveugler ceux qui se tiennent pour particulièrement clairvoyants. Un certain puritanisme littéraire, qui consiste à prêter aux anciens nos méthodes et nos scrupules, empêche de rien comprendre à l'histoire du passé. Ici encore M. Stapfer rappelle des faits de nature à concilier les tendances critiques les plus opposées. « L'origine des oracles sybillins, dit notre auteur, est des plus bizarres. L'auteur (juif) fait parler la sybille païenne, il lui fait prédire la grandeur future du peuple élu. Les Juifs qui se faisaient des faux en littérature une assez singulière idée, usaient de ce procédé pour convertir les païens. Ils leur apportaient ces prétendus oracles, et les faisant passer pour authentiques, leur disaient : voilà ce qu'ont écrit vos auteurs, vous voyez qu'ils nous rendent justice, vous devez donc vous convertir à notre religion ; vos prophétesses elles-mêmes rendent hommage à sa vérité et à son origine divine. Nous ne savons si ce pieux stratagème réussissait ; il est probable que oui, et plus d'un prosélyte a dû être gagné au judaïsme par cette supercherie. Les chrétiens ne se firent non plus aucun scrupule d'employer ce mode de propagande et ils répandaient, sous le nom de la sybille, des poésies fabriquées par eux qui engageaient les païens à se convertir au christianisme. Athénagore, Justin, Clément d'Alexandrie et surtout Lactance, ont cru très fermement à l'authenticité de ces prétendus oracles, et ils s'en servaient pour montrer aux païens que le christianisme avait été prédit par les prophétesses païennes. »

Après avoir signalé les diverses apocalypses en vogue à cette époque, M. Stapfer montre la portée de ces écrits et la façon de les composer. Ils prouvent « qu'il existait chez les Juifs du premier siècle, à côté de scribes ne pensant qu'à la loi, des hommes plus indépendants, uniquement préoccupés de l'avenir et fabriquant des prophéties placées ensuite par eux sous le patronage et la protection des héros du passé. Il est probable que ces livres s'écrivaient

dans l'ombre, en dehors du monde officiel. L'auteur se cachait pour lancer son ouvrage ; après sa publication, il gardait encore l'incognito et, la crédulité aidant, quelques années suffisaient pour que le livre passât pour authentique et fit fortune. Quant à son écrivain, tout faussaire qu'il était, sa conscience le laissait fort tranquille. Il avait le sentiment très net d'avoir rendu service à son peuple, en lui rappelant ses destinées prochaines, et ne se reprochait absolument rien, car il était convaincu de n'avoir placé dans la bouche de son héros que des vérités essentielles à dire, et qu'il aurait volontiers dites s'il avait écrit des prophéties. Peut-être même voyait-il dans son incognito un désintéressement méritoire ? Il ne songeait pas à lui, à la gloire personnelle, il ne songeait qu'à son peuple, à ses glorieuses destinées, à Jéhovah dont il servait la cause. Pour lui, il s'effaçait entièrement. Il prêchait ce qu'Hénoch, Moïse, Salomon, Esdras auraient certainement dit, avaient dit, peut-être, il ressuscitait un passé sublime, il reprenait les grandes traditions prophétiques, il était à sa manière un héros et un continuateur de l'œuvre commencée par les croyants des anciens âges. »

Ce n'est pas seulement quant à la composition des écrits sacrés qu'il importe de rompre avec la fiction et de revenir franchement à l'histoire. La conception même de la personne du Sauveur a été profondément affectée par cette tendance à méconnaître les droits imprescriptibles du facteur humain. La chrétienté est demeurée docète, c'est-à-dire qu'elle a sacrifié la vraie humanité de Christ, en dépit des anathèmes de saint Jean proclamant antéchrist qui-conque nie la réelle et complète humanité de Jésus.

Encore ici M. Stapfer rétablit l'équilibre au nom de l'histoire. Il montre que Jésus a été un homme comme chacun de nous, traversant toutes les phases d'un développement normal. « Les croyants, dit-il, se représentent d'ordinaire Jésus comme sachant parfaitement dès le début de son ministère ce qu'il était et ce qu'il venait faire au monde. Son plan aurait été arrêté d'avance et il l'aurait exécuté lentement ; il aurait su dès le premier jour qu'il mourrait crucifié et s'il n'a pas fait, avant la dernière année, la moindre allusion à la croix, son silence était voulu, calculé, intentionnel. Il faisait partie de son plan. Eh bien ! nous ne pouvons le

croire. Ce Jésus qui calcule, qui ne dit pas tout ce qu'il sait, ne nous semble conforme ni à la vérité morale, ni à la vérité historique ; nous prenons au sérieux l'humanité de Christ et nous pensons que Jésus s'est développé comme le plus humble des hommes : la volonté de son Père ne lui est apparue que peu à peu et s'il n'a point parlé dès le début de sa mort sanglante, c'est parce qu'il l'ignorait encore. Son idée messianique purement spirituelle, si originale, si étrange, a grandi en lui peu à peu, lentement. Il ne l'a certainement pas conquise immédiatement tout entière. La lutte fut longue, au contraire, et douloureuse. »

Voilà un fait incontestable, — d'ailleurs proclamé par la théologie réformée du XVI<sup>e</sup> siècle, — avec lequel il faut compter si l'on veut être en mesure d'aborder le problème christologique.

Etabli sur cette base historique, M. Stapfer s'étudie à faire le départ entre ce que Jésus a emprunté à ses contemporains et ce qu'il a apporté lui-même de vraiment original et de nouveau. Passant en revue, par exemple, les demandes de l'*Oraison dominicale* il fait voir qu'elles répondent toutes aux exigences de la théologie juive du premier siècle. « Il n'est presque pas une de ces requêtes, dit-il, dont l'équivalent ne se trouve dans les Talmuds. »

L'enseignement de Jésus ressemble donc incontestablement à celui de ses contemporains. Nous renvoyons au chapitre sur les Esséniens où l'auteur montre que Jésus leur a fait divers emprunts tout en combattant ouvertement leur idée fondamentale, la purification devant Dieu obtenue par des pratiques extérieures. « L'exégèse de Jésus est parfois la même que celle de ses contemporains, par exemple, lorsqu'il veut prouver que la résurrection des morts est dans le Pentateuque. (Math. XXII, 31 et suivant et parallèle.) Il a certainement partagé sur les démons et les mauvais esprits les idées de son peuple. Pour quiconque lit les Evangiles sans parti pris c'est une question de bonne foi. Enfin il est resté juif toute sa vie ; il ne nous est pas dit qu'il ait jamais renoncé au culte de la synagogue, et la veille de sa mort il célébrait encore la Pâque avec ses disciples.

En vue de pouvoir nier plus aisément la résurrection de Jésus-Christ, on a quelquefois prétendu que cette idée d'une résurrec-

tion était étrangère aux contemporains du Seigneur. M. Stapfer rappelle que les Pharisiens l'avaient formulée sous les Macchabées. « Leur but était, dit-il, de rassurer la foi des croyants, dont plusieurs tombaient les armes à la main sur les champs de bataille pour la sainte cause de Jéhovah sans avoir reçu leur récompense. Ils enseignèrent alors que leurs corps ressusciteraient. Il ne s'agissait nullement pour eux d'une survivance de l'âme, partie immatérielle de l'être humain, ni même d'un corps *spirituel* comme l'enseignera plus tard saint Paul, mais d'un retour à la vie de la chair même qui avait vécu. » Voici un curieux passage qui nous le montre : « Hadrien interroge R. Josua, fils d'Hananiah : « D'où l'homme revit-il dans l'éternité ? » Et il répondit : « La résurrection commence par l'épine du dos. » Et il dit : « Démontre-le-moi ? » Alors il prit un petit os de l'épine du dos et le mit dans l'eau et il ne fut pas dissout ; dans le feu et il ne fut pas brûlé ; il le soumit à la meule et il ne fut pas broyé ; il le plaça dans une forge et le soumit au marteau. L'enclume se fendit et le marteau se brisa. » Comment ce merveilleux petit os ne rappellerait-il pas l'infiniment petit, l'atome insécable qui, d'après certains modernes, doit être le trait d'union, entre le corps actuel et le corps spirituel dont il serait en quelque sorte le germe ?

Mais revenons à la personne du Sauveur. Que lui reste-t-il donc d'original après tant d'emprunts de tout genre, faits à ses contemporains. « Un mot, dit l'auteur, résume notre pensée sur l'enseignement de Jésus : il a été une *réaction*, une réaction spiritualiste et universaliste contre le formalisme et le particularisme du peuple juif. Poussés à leurs extrêmes conséquences, ils ont provoqué chez un des enfants de ce peuple cette sublime protestation qui s'appelle l'Évangile.... Il y eut dans l'enseignement de Jésus deux idées entièrement nouvelles et, à nos yeux, d'une incontestable originalité. L'enseignement rabbinique de ses contemporains, tel que nous l'avons exposé dans les chapitres qui précèdent, se résumait, nous venons de le rappeler, en ces deux mots : pratiquez toute la loi et attendez le Messie, roi de la terre. Jésus a répondu : « Vous serez sauvés par la foi et je suis le Messie qui doit mourir crucifié. » Il a rejeté la pratique des œuvres qui justifient et l'attente d'un messianisme terrestre et les a remplacées par la prédication

de la justification par la foi et par celle d'un messianisme purement spirituel dont il est, lui, le héros. Ces deux doctrines résumément, nous le croyons, tout l'Évangile. »

On sait quelle a été la fortune de ces deux doctrines. Reprise par saint Paul, la prédication de la justification par la foi disparaît de l'Église après lui, pour ne reparaitre qu'avec Luther, en attendant que ses disciples l'altèrent de nouveau en la séparant de la sanctification pour en faire une formule intellectuelle, agissant *ex opere operato*. Les destinées du messianisme spirituel sont plus étranges encore. Rome a substitué une théocratie extérieure, un nouveau judaïsme, le messianisme répudié par Jésus, à l'œuvre spirituelle du Maître. Les protestants eux-mêmes n'ont jamais rompu complètement avec l'idée d'un messianisme extérieur. Dans toutes les époques critiques de leur histoire n'ont-ils pas rêvé d'un règne visible de Jésus-Christ revenant sur cette terre pour faire marcher de nouveau par la vue ses disciples lassés de le suivre sur la voie de la foi? Aujourd'hui encore ne nous promet-on pas un retour visible du Seigneur pour couper court, par un grand coup de théâtre, aux difficultés de tout genre au milieu desquelles nous nous débattons? Et malgré tous les progrès de l'exégèse, de la théologie biblique, il ne se trouve pas des hommes pour répudier ce judaïsme! Que de docteurs bien instruits auxquels il faudrait enseigner l'a, b, c de l'Évangile!

Ah! certes, les ouvrages comme celui de M. Stapfer sont d'une opportunité incontestable; ils réduisent à leur juste valeur certaines prétentions, en substituant le point de vue de l'histoire vraie à tant de fictions de tout genre. En lisant ces pages sobres et sans prétention on apprend à discerner les vrais disciples de Jésus-Christ d'avec les héritiers directs des Pharisiens, des Sadducéens, voire même des Esséniens qui font revivre à l'envi toutes les conceptions juives au sein de notre chrétienté défailante. Oui défailante parce qu'elle a versé le vin nouveau et généreux de l'Évangile dans les vieux vaisseaux du judaïsme. Rien de plus troublant que le contraste saisissant entre le christianisme idéal et le christianisme empirique, entre ce que Jésus a voulu et ce que ses disciples ont fait de la bonne nouvelle. Aujourd'hui, comme au temps du Maître, les spiritualistes sont suspects. Mais trêve de

préoccupations pénibles et tristes. Nous préférons finir en transcrivant les dernières paroles par lesquelles l'auteur prend congé de ses lecteurs et résume sa pensée. Elles ont un accent de fermeté, d'assurance et de foi qu'il est bon d'entendre aujourd'hui où moins que jamais on se presse sous l'étendard du spiritualisme chrétien. Ajoutons avant de finir que nous n'avons fait que glaner à la hâte dans le riche volume de M. Stapfer. Quiconque l'étudiera y trouvera d'abondants renseignements de nature à fortifier sa foi en l'éclairant. S'il restait encore des laïques éclairés s'intéressant à la théologie c'est à eux surtout qu'il faudrait en recommander l'étude attentive.

« Personne, dit M. Stapfer, n'a été moins de son temps que Jésus ; personne n'a moins subi l'influence de son milieu ; personne n'a été plus affranchi de préjugés, et plus indépendant que lui.

» Où donc a-t-il puisé le principe de cette réaction spiritualiste et universaliste ? Avant tout auprès de Jean-Baptiste, auquel d'ordinaire on ne rend pas assez justice. Son œuvre de précurseur a été immense, et nul ne saura jamais quelle influence il exerça sur Jésus ; les documents nous font entièrement défaut. La lecture de l'Ancien Testament dut aussi révéler Jésus à lui-même ; il semble avoir étudié de préférence les Psaumes, ainsi que les prophètes Esaïe et Jérémie ; il découvrit sans doute la notion du Messie souffrant dans le chapitre LIII d'Esaïe, mieux compris par lui que par ses contemporains. Mais surtout il puisa ses idées nouvelles dans sa conscience, et il les trouva dans ses longues heures de combat avec son Père ; il y eut chez lui inspiration. Jésus a été dans ce sens un inspiré, et nous sommes logiquement amené à dire que la véritable nouveauté au premier siècle ne fut pas tant la parole de Jésus que Jésus lui-même. L'apparition de cet homme, son enseignement, ses actes, sa vie entière est un miracle. Si cette vie n'est pas un « signe » pour employer les mots de l'Évangile, le signe auquel on peut reconnaître une révélation de Dieu, une communication de Dieu aux hommes, alors nous n'avons aucun moyen de reconnaître de telles communications.

» Le problème des origines du christianisme n'est donc pas insoluble ; Dieu nous a donné assez de lumière pour le résoudre. Notre raison est vaincue et convaincue, et nous nous sentons

monter au cœur un amour profond pour Celui qui a ainsi vécu et ainsi souffert, pour cet homme dont l'héroïsme moral se résume d'un mot : « Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à « boire? » pour cet ouvrier, ce charpentier qui a conçu seul, au milieu d'un monde hostile, l'idée d'un salut universel a remplir par une œuvre purement spirituelle ; certain d'avance de succomber dans la lutte, de mourir pour sa foi et qui n'était pas même soutenu dans sa tâche par l'approbation de ses disciples puisqu'ils ne le comprenaient pas, mais seulement par l'approbation de sa conscience et par celle de son Dieu. C'est ainsi que Jésus a sauvé l'avenir religieux de l'humanité. M. Renan a terminé sa *Vie de Jésus* en disant : — « Il ne sera pas surpassé ; entre les fils des » hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus. » Cette parole-là est une des plus chrétiennes qui aient jamais été écrites au monde. Pour en finir avec le christianisme, pour que cette religion eût fait son temps, il faudrait précisément que Jésus fût dépassé, il faudrait qu'il naquît un homme plus grand que lui, or cela n'arrivera jamais. Voilà pourquoi nous affirmons, nous chrétiens, que le christianisme est éternel, que le christianisme est la vérité. »

---

GREGORY. — PROLÉGOMÈNES A LA VIII<sup>e</sup> ÉDITION DU NOUVEAU  
TESTAMENT GREC DE TISCHENDORF<sup>1</sup>.

Dans son important article sur le texte du Nouveau Testament (Encyclopédie de Herzog, 2<sup>e</sup> édition, t. II), M. Oscar de Gebhardt disait en 1877 : « C'est une dispensation vraiment tragique et une perte irréparable pour la science, qu'il n'ait été donné ni à Tischendorf ni à Tregelles de couronner l'œuvre laborieuse de leur vie : ils nous ont laissé sans prolégomènes, l'un son *editio octava critica maior*, l'autre son *greek New Testament*. » Et deux pages plus loin : « Que l'*editio VIII. critica maior*, parue dans les années 1864-1872,

<sup>1</sup> *Novum Testamentum graece* ad antiquissimos testes denuo recensuit, apparatus criticum apposuit Const. Tischendorf. Editio octava critica maior. Volumen III: *Prolegomena* scripsit Casparus Renatus Gregory, additis curis Ezrae Abbot. *Pars prior*. — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1884. vi et 440 pag. in-8. Prix : 10 marcs.

soit privée de prolégomènes justificatifs et explicatifs est d'autant plus regrettable que le texte de cette édition ne diffère pas en moins de 3369 passages de celui de la VII<sup>e</sup> édition, de 1859. Cette différence surprenante ne trouve pas sa seule explication dans le fait que l'*apparatus* critique s'est extraordinairement enrichi, en particulier par suite de la découverte du *codex sinaiticus*. Elle s'explique surtout, comme Tischendorf lui-même l'a donné à entendre, par le principe suivi dans l'établissement du texte, principe consistant à subordonner d'une manière conséquente le jugement subjectif à l'autorité objective représentée par les témoignages les plus anciens... c'est-à-dire, en définitive, par le *Cod. Sin.* que Tischendorf plaçait encore au dessus du *Cod. Vat.* »

Ces PROLÉGOMÈNES que la maladie et la mort empêchèrent Tischendorf d'élaborer, et qui devaient former le troisième volume de la VIII<sup>e</sup> édition critique majeure, M. le Dr Gaspard-René Gregory s'est chargé de les rédiger. La première partie de cette œuvre de science et de dévouement, entreprise en 1876 et dont les premières feuilles ont quitté la presse dès 1881, a paru dans le cours de la présente année. Elle forme un beau volume de plus de 400 pages, tandis que les Prolégomènes de la VII<sup>e</sup> édition n'en comptaient que 278. Voici un aperçu de son contenu :

Un premier chapitre : *De Tischendorffio*, offre une courte notice biographique du célèbre critique, ainsi qu'une liste chronologique de ses nombreuses publications, y compris les articles de revues et de journaux. — Les chapitres II et III traitent *de apparatu critico* et des lois à observer dans la constitution du texte. — Le chapitre IV s'occupe de la partie *grammaticale* de la critique du texte : orthographe (accents, esprits, ponctuation), forme des noms et des verbes, syntaxe, mots composés, etc. — Sous le titre : *De textus forma*, le chap. V parle de l'ordre des livres, de la division en chapitres et des versets. — Cent cinquante pages sont consacrées, au chapitre VI, à l'*histoire* du texte, en commençant par les *recensions* antiques. Quant aux *éditions* imprimées, l'auteur les divise en quatre sections : 1<sup>o</sup> de l'édition d'Alcala à celle de Fell (1514-1675) ; 2<sup>o</sup> de celle de Mill à celle de Scholz (1707-1830) ; 3<sup>o</sup> de celle de Lachmann à celle de Westcott-Hort (1831-1881) ; 4<sup>o</sup> celles de Tischendorf (1841-1872). Un appendice important,

pages 287-334, renferme une *collation* critique des textes de Tregelles et de Westcott-Hort (dont les leçons n'avaient pas encore pu trouver place dans l'*apparatus* de Tischendorf) avec la VIII<sup>e</sup> édition de ce dernier. — Enfin le chapitre VII passe en revue les *manuscrits en lettres onciales* des évangiles, des actes et épîtres catholiques, des épîtres de Paul et de l'Apocalypse, en indiquant successivement le signalement paléographique, le contenu et l'histoire de chaque manuscrit.

La seconde moitié de l'ouvrage, traitant des manuscrits en lettres *minuscules*, des anciennes *versions* orientales et occidentales, des citations renfermées dans les *écrivains ecclésiastiques*, est déjà en grande partie composée. Mais elle ne paraîtra que plus tard, afin de laisser à M. Gregory le temps d'examiner *proprio visu* un certain nombre de manuscrits et d'en compléter la description exacte.

En attendant que ce complément soit prêt à voir le jour, on accueillera avec reconnaissance la première partie de ce travail considérable. Sans doute, il ne remplace pas à tous égards ce que Tischendorf, s'il eût vécu, aurait pu nous donner. Cependant une critique impartiale ne le jugera pas indigne de prendre place à la suite de la dernière œuvre du fécond théologien de Leipzig. De Tischendorf lui-même, M. Gregory n'a reproduit dans ce volume qu'un certain nombre de pages relatives à l'*apparatus criticus* et aux lois réglant la constitution du texte (chapitres II et III), ainsi qu'au côté grammatical de la critique du texte (chapitre IV *passim*). Ces pages sont tirées des prolégomènes de la *septième* édition majeure (1859). D'autre part, un homme des plus compétents en ces matières, le professeur Ezra Abbot de Cambridge (Massachusetts) a prêté son concours à M. Gregory. C'est à lui que sont dus, entre autres, de nombreux renseignements sur des détails d'orthographe (première partie du chapitre IV) et sur les anciennes divisions du texte, en particulier un *excursus* sur la division actuelle en versets (chap. V). — N'est-ce pas un « signe des temps » que le volume qui devait couronner l'œuvre de la vie d'un savant allemand, se trouve confié aux soins de mains *anglo-saxonnes* ?

A propos de la division actuelle du texte en chapitres, les prolégomènes (pag. 164 sqq.) se prononcent contre la tradition qui

attribue cette division au dominicain Hugues de Saint-Cher († 1265) et donnent la préférence à l'opinion qui en fait honneur à Etienne Langton, archevêque de Cantorbéry († 1228) qui étudia à Paris et y professa pendant quelques années. Il ne sera pas inutile de rappeler que dans un savant article sur « les essais qui ont été faits à Paris au XIII<sup>e</sup> siècle pour corriger le texte de la vulgate, » publié ici même (janvier 1883), M. Sam. Berger a traité cette question et qu'il a pareillement révoqué en doute la tradition relative à Hugues de Saint-Cher. « Il semble difficile, dit-il, de lui en conserver la paternité, car le correcteur dominicain n'a fait aucun changement, pas le moindre, à la division des chapitres de la « Bible de l'Université », et celle-ci est presque absolument identique à la capitulation actuelle de la Vulgate et à celle de toutes nos Bibles modernes... Avant la revision de l'université la discorde était dans le camp alcuinien. La division de toute la Bible en chapitres à peu près égaux, telle qu'elle a été introduite par l'université, était un besoin du temps et a rendu des services. »

Quant à notre division vulgaire en *versets*, qui se rencontre pour la première fois dans l'édition gréco-latine de Rob. Estienne de 1551, puis dans le Nouveau Testament français de 1552 et dans la Bible française de 1553, le prof. Abbot constate qu'elle n'est pas exactement la même dans toutes les éditions. C'est ainsi que les éditions de Bèze diffèrent assez fréquemment, sous ce rapport, de l'édition stéphanienne de 1551 qui doit être considérée comme servant de norme. Il en est de même de certaines traductions du XVI<sup>e</sup> siècle. Le savant américain a pris la peine de comparer à ce point de vue la dite édition de 1551 avec celle d'Elzévir de l'an 1633 (le soi-disant « texte reçu ») et avec la VIII<sup>e</sup> critique majeure de Tischendorf, et d'ajouter à cette collation les variantes d'environ cinquante autres éditions importantes et d'un petit nombre de versions. (Pages 171-182.) Cet exemple suffit pour donner une idée des soins minutieux que les auteurs de ces prolégomènes ont voués à l'étude du texte du N. T.

---

CONTRIBUTIONS BERNOISES A L'HISTOIRE DES ÉGLISES DE LA RÉFORME EN SUISSE. — E. BLÖSCH : LA RÉFORME D'AVANT LA RÉFORMATION A BERNE.

Nous rapprochons dans cette annonce deux publications, relatives à l'histoire de la Réformation, qui ont vu le jour à Berne. Elles se rapportent en première ligne à la Réforme en Suisse, spécialement dans le territoire bernois, mais l'intérêt en dépasse de beaucoup ce cercle limité. Même les lecteurs que l'histoire locale de Berne et des autres cantons réformés ne touche qu'indirectement, trouveront dans ces travaux bien des choses de nature à éveiller leur attention, à les instruire et à les faire réfléchir. A côté, ou plutôt au-dessus des faits historiques qui y sont relatés, des documents communiqués ou remis au jour, il y a les principes qui dominent les faits et en expliquent l'enchaînement, les idées et les points de vue généraux qui se traduisent dans les documents. Ajoutez à cela l'esprit historique et religieux, l'esprit vraiment protestant dont les auteurs de ces études se montrent animés.

Les CONTRIBUTIONS BERNOISES <sup>1</sup> sont d'un contenu riche et varié. Publiées à l'occasion du double jubilé de Luther et Zwingli par M. le professeur Nippold, au moment où ce savant historien se disposait à échanger sa chaire de Berne contre celle d'Iéna, elles attestent à la fois combien son enseignement académique dans la capitale du plus grand des cantons suisses a été fructueux et stimulant, et avec quel intérêt, non seulement d'esprit mais de cœur, il s'est familiarisé avec le caractère et l'histoire du pays où s'est déployée, pendant plus de douze ans, son infatigable activité. En même temps ce recueil est une nouvelle preuve de la belle somme de capacités et de talents, d'esprit scientifique et d'amour de l'étude, que recèle dans son sein le corps pastoral bernois.

Nous ne pouvons songer à reproduire ici, même en abrégé, le contenu des contributions fournies par MM. les pasteurs Paul Flückiger, Max Billeter, Gottfr. Strasser, Herm. Kasser, Sal.

<sup>1</sup> *Berner Beiträge zur Geschichte der schweizerischen Reformationskirchen.* — Bern, K. J. Wyss, 1884. xii et 454 pages.

Hubler et Harald Marthaler. Nous devons, bien à regret, nous borner à en indiquer les sujets et à les caractériser d'une manière sommaire.

Les trois premières ont plus particulièrement trait à l'âge même de la Réforme. Cette série s'ouvre dignement par une étude approfondie sur *Zwingli et ses relations avec Berne* : jusqu'à son arrivée à Zurich, de là à la Dispute de Berne, enfin pendant les deux guerres de Kappel. On remarquera surtout, dans cette dernière partie, l'appréciation sobre et impartiale de la politique des seigneurs de Berne, d'une part, de la ligne de conduite du réformateur zuricois, de l'autre. Parlant de la rivalité des deux villes : « Plus, dit M. Flückiger (pag. 71), on examine de près la politique de ces deux Etats, plus on est frappé du contraste qui existait entre eux. Berne aspirait à fonder dans les Alpes une grande république centrale, au cœur de l'Europe. Zwingli, de son côté, aurait voulu unir par une grandiose coalition tous les protestants depuis la mer du Nord jusqu'au pied des Alpes. En réalité, quelque paradoxale que paraisse cette affirmation, les adversaires en présence, dans la seconde guerre de Kappel, n'étaient pas tant les catholiques et les Zuricois, que les deux grandes idées politiques dont nous venons de parler. Le résultat de cette guerre fut, sinon de rendre impossible la réalisation de ces deux buts, du moins de la renvoyer à des temps indéfinis ; à vrai dire, ils attendent encore aujourd'hui leur accomplissement. Berne, au reste, fut bien obligée dans la suite de se prêter à ce qu'elle s'était donné tant de peine à éviter, savoir à un règlement de compte sévère avec le papisme suisse, tel qu'il eut lieu dans les deux guerres de Vilmergue. » Il était bon qu'un écrivain bernois, armé de toutes les pièces de conviction et animé d'un esprit de justice historique, rétablît la vérité des faits contre cet autre bernois, M. Lüthi, qui naguère, dans un écrit intitulé : *La politique bernoise dans les guerres de Kappel*, avait essayé de faire de Zwingli le loup de la fable, des cinq cantons catholiques l'agneau, et de Berne l'onde troublée par le loup.

Des deux études suivantes l'une, après une introduction historique sur l'Eglise réformée bernoise pendant sa première période, de 1528 à 1532, s'occupe en détail du *Synode de Berne de l'an*

1532. On y trouvera une analyse raisonnée du document admirable et trop peu connu qui fut le « produit littéraire » de ce synode, et une appréciation en somme exacte des principes moraux, dogmatiques et pratiques (« pastorale Grundsätze »), professés par la vénérable assemblée, sous l'heureuse influence de Wolfgang Capito. — L'autre étude, fort bien écrite, est consacrée à l'histoire de l'*Anabaptisme suisse à l'époque de la Réformation*, d'abord à Zurich, puis dans les autres cantons : Saint-Gall et Appenzell, Grisons, Bâle, Berne, jusqu'à la dispute de Zofingue (juillet 1532). L'auteur, M. Strasser, ne s'est pas livré à des recherches nouvelles dans ce domaine encore incomplètement exploré, mais il a su résumer et grouper d'une manière vivante et lumineuse les résultats déjà acquis, ceux en particulier qu'on doit, sur l'anabaptisme à Zurich, aux travaux de M. Emile Egli<sup>1</sup>. Dans un appendice de quelques pages il nous raconte l'histoire des anabaptistes de sa commune d'origine (Langnau) au XIX<sup>e</sup> siècle.

A ces travaux relatifs aux origines de la Réforme fait suite un récit dramatique de la *contre-réformation dans l'ancien évêché de Bâle*, sous l'évêque Jacob-Christophe Blarer de Wartensee (1575-1608). Nous assistons à la destruction du protestantisme dans les districts septentrionaux de Laufen et de Birseck, alliés de la ville de Bâle, et ensuite à la résistance que les autres parties de l'évêché, savoir Bienne et son territoire, y compris l'Erguel (val de Saint-Imier), ainsi que la Prévôté (val de Moutier), alliées de Berne, opposèrent à la réaction catholique.

Avec les deux dernières « contributions » nous sortons du siècle de la Réforme, sans sortir de l'histoire des Eglises de la Réforme, sans même quitter, à le bien prendre, la sphère d'action de l'esprit d'un Zwingli. M. Hubler raconte, essentiellement à l'aide des archives de Berne et de Zurich, *les efforts de John Durie* (Duræus) *en vue de l'union* entre réformés et luthériens. Il n'a pas de peine à éveiller notre sympathie pour les nobles aspirations, l'infatigable activité et les cruels déboires de cet apôtre de l'alliance évangélique au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais du même coup il fait surgir devant

<sup>1</sup> *Die zürcher Wiedertäufer zur Reformationszeit*, 1878. — M. Nippold nous apprend (pag. 442) qu'un professeur de Louisville, M. Whitsitt, prépare une histoire générale de l'anabaptisme.

notre esprit cette question bien digne d'être sérieusement méditée : Comment a-t-il pu se faire que les mêmes hommes qui, en Suisse, en particulier à Berne, s'étaient montrés si favorables aux vues iréniques de Durie, en soient venus peu après à patronner cette *formula consensus* qui devait rendre irrémédiable la rupture entre luthériens et réformés ?

M. Marthaler, enfin, consacre une notice plus courte à *Amyraut comme moraliste*. Il s'agit essentiellement, on le comprend, de la « morale chrestienne » du fameux théologien de Saumur, de cette œuvre magistrale qui a fait bien moins de bruit, en son temps, que les thèses dogmatiques du même auteur, mais qui est d'une valeur bien plus durable. C'est à l'un des vétérans de notre théologie réformée suisse, qui célébrait naguère ses noces d'or avec sa chaire professorale à Zurich, c'est à Alexandre Schweizer en tout premier lieu que revient le mérite d'avoir remis en honneur le grand moraliste français. En analysant la « morale chrestienne, à Monsieur de Villarnoul, » et en essayant de marquer la place qui lui revient dans l'histoire de la morale réformée, le jeune pasteur bernois n'a fait que marcher sur les traces du vénérable doyen d'âge de la faculté de Zurich.

M. Nippold a fait suivre ces six travaux de deux contributions émanées de sa plume savante et agile. La première est une conférence sur *la vie de Jésus au moyen âge*. Cette étude, très instructive, et j'ajoute : très édifiante en son genre, semble déplacée dans ce volume. A qui s'étonnerait de l'y rencontrer, l'auteur a pris soin de répondre dans sa préface. (Pag. VIII et IX.) Une des idées ou plutôt des convictions qui lui sont le plus chères, c'est que les Eglises de la Réformation, de cette Réformation qui a revendiqué les droits de l'*individualisme* chrétien, ne sauraient se passer du facteur idéal de la *catholicité*. Or, il était dans la nature des travaux précédents, vu leur but tout à fait spécial, de ne pouvoir faire entrer en ligne de compte l'importance et la raison d'être permanente de l'idéal catholique. Cette lacune il fallait la combler, afin qu'il fût bien entendu que ces contributions à la fête du centenaire de Luther et de Zwingli ne s'inspiraient pas d'un confessionnalisme borné. Le meilleur moyen de le faire, c'était de joindre à ces études historiques un travail se rapportant à l'une des plus

belles faces du moyen âge. C'était rendre témoignage, en même temps, aux excellents rapports qui se sont établis entre les deux facultés théologiques de Berne, la faculté protestante et cette faculté catholique, de création récente, qui est née du retour à l'une des pensées fondamentales de la vieille politique bernoise : ne pas sacrifier le lien fédéral à des divergences de l'ordre religieux et ecclésiastique.

Le volume se termine par un *appendice littéraire*, servant à compléter les études précédentes, surtout au point de vue de la littérature relative à chacun des sujets traités. M. Nippold y donne des preuves brillantes de sa vaste érudition. Il a profité de l'occasion pour rendre hommage aux services rendus, depuis une quarantaine d'années, à la science historique par des savants bernois, spécialement en ce qui concerne l'histoire de l'Eglise. Ceux qui s'occupent de ces études lui sauront gré de son énumération détaillée des titres de ces travaux, qui consistent, la plupart, en des monographies dispersées et ensevelies dans des publications trop peu connues au dehors.

\* \* \*

La plus récente de ces monographies est celle de M. Emile Blösch, ancien pasteur, actuellement archiviste et bibliothécaire en chef à Berne, dont le titre figure, à côté des « contributions, » en tête de cet article. Elle a paru dans le *Jahrbuch für schweizer Geschichte* pour la présente année, et il en a été fait un tirage à part<sup>1</sup>.

Le titre pourrait prêter à un malentendu. En effet, quand on parle de *Vorreformation*, on songe tout d'abord à ces mouvements religieux, spécialement à l'activité de ces hommes qui, au sein du catholicisme du moyen âge, furent les *précurseurs* de la grande Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas dans ce sens que le terme est pris ici. Il s'agit d'une *préparation* à la Réforme dont l'*Etat* a été le principal organe, et cela dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, plus particulièrement de 1470 à 1485.

A l'aide des actes déposés aux archives de Berne et de la chronique de Valerius Anshelm, M. Blösch nous montre comment l'Etat de Berne fut amené par les circonstances à prendre une

<sup>1</sup> *Die Vorreformation in Bern*, von Emil Blösch. 107 pages.

position de plus en plus indépendante vis-à-vis de l'Eglise. En même temps qu'il acquiert le sentiment de sa force (c'était l'époque des guerres de Bourgogne) et que l'Eglise, de son côté, se montre de plus en plus incapable de remplir sa mission salutaire, l'Etat prend conscience de ses obligations en tant qu'organisation nationale. Il cherche d'abord à exercer ses droits et ses devoirs, à introduire les réformes nécessaires, de concert avec l'Eglise et avec son appui; mais ensuite, en présence de l'apathie et de la résistance que les hommes d'Eglise opposaient aux aspirations les plus légitimes des laïques bien pensants, il se voit contraint d'agir sans elle et même contre elle. C'est ainsi qu'en face de l'Eglise mondaniée surgit inopinément la conception du « magistrat chrétien, » comme étant, *lui aussi*, institué de Dieu. De là il n'y avait qu'un pas à cette autre idée que, l'Eglise devant concourir pour sa part au bien général, elle avait à se *subordonner* à l'Etat, celui-ci embrassant tous les intérêts, y compris les intérêts les plus élevés, de la société.

On peut suivre pas à pas, en lisant le remarquable travail de l'historien bernois, cette transformation des rapports entre le gouvernement civil et la société religieuse. L'ingérence de l'Etat dans le domaine de l'Eglise atteint son point culminant dans la réforme radicale octroyée en 1474 au couvent d'Interlaken et dans l'institution de par l'Etat, bien qu'avec l'approbation du saint-siège, du *Stift* ou chapitre de Saint-Vincent à Berne, en lieu et place du pouvoir ecclésiastique représenté jusqu'alors (1484) par la commanderie de l'ordre teutonique à Könitz, près Berne. C'est ici que s'arrête ce que M. Blösch appelle la *Vorreformation* bernoise. Il se dégage de cette étude plusieurs enseignements qu'il est bon de recueillir, mais que nous ne faisons qu'indiquer.

Le premier, c'est qu'il est inexact de dire, comme on le fait souvent, que l'idée moderne de l'Etat n'a germé qu'à *la suite* de la Réforme.

Le second, c'est que l'Etat à lui seul, même lorsqu'il se laissait guider par des motifs d'un ordre élevé, par un intérêt vraiment *moral*, n'a pas pu amener une véritable *réforme* de l'Eglise. Les mesures réformatrices prises par l'Etat de Berne, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, n'ont pu aboutir à un résultat sérieux et durable que

lorsque, une génération plus tard, et sous l'influence d'un Zwingli, elles eurent été fécondées par un nouveau principe *religieux*.

Enfin, qu'on se le dise bien, il est absolument impossible de comprendre l'histoire de la Réformation, non seulement à Berne, mais dans la Suisse française, impossible d'apprécier équitablement la politique ecclésiastique de Berne dans le pays de Vaud et sa ligne de conduite à l'égard de Genève et de Calvin, si l'on ne tient pas compte des *antécédents* que vient de nous révéler tout de nouveau M. le docteur Blösch. Son travail contribuera, il faut l'espérer, à faire disparaître de plus en plus cette manière doctrinaire, et exclusivement inspirée par les sources calvinistes, d'écrire l'histoire de la Réformation dans la Suisse occidentale, à laquelle nous sommes trop habitués, pour la remplacer par une histoire vraiment historique, tenant compte de *tous* les éléments en jeu et de *toutes* les faces de la question.

V. R.

---

### Nécrologe de 1884.

Aux hommes, décédés dans le cours du premier trimestre, auxquels nous avons consacré de courtes notices dans les numéros de mars et de mai (*Keshoub Khounder Sen*, *Hermann Ulrici*, *H. Wilh. Erbkam*, *Hans Lassen Martensen*, *Lévy Herzfeld*, *Albert Immer*) il faut ajouter les suivants :

*J. Fréd. Ahlfeld*, mort le 6 mars, de 1851 à 1881 pasteur de Saint-Nicolas à Leipzig; un des prédicateurs luthériens les plus connus et les plus goûtés de l'Allemagne, auteur de nombreux recueils de sermons. Un des traits distinctifs de sa prédication était l'usage fréquent et judicieux de l'anecdote.

*Ezra Abbot*, le 20 mars, professeur de critique et d'exégèse du N. T. à l'université de Harward, à Cambridge en Amérique (Massachusetts.) Il se rattachait à l'unitarisme et a contribué, entre autres, à la rédaction des prolégomènes à la 8<sup>e</sup> édition critique du N. T. de Tischendorf par C. R. Gregory.

*S. Heegaard*, le 24 mars, professeur de philosophie à Copenhague. Parmi ses publications on cite une dissertation sur la philosophie de Herbart (1860), un écrit, qui a fait sensation, sur l'intolérance (1878), un ouvrage remarquable sur l'éducation, le